



SURGISSEMENT DES MARGINALITES SOCIALES DANS L'ESPACE URBAIN POSTCOLONIAL DU ROMAN FRANCOPHONE D'AFRIQUE CENTRALE.

Johnson Dérique BOUKANDJA
Université Omar Bongo, Libreville-Gabon
boukandjajohnson@gmail.com

&

Frédéric MAMBENGA YLAGOU
Maître de conférences
Université Omar Bongo, Libreville-Gabon
fredoylagout@gmail.com

Résumé : La colonisation fut une période de grands bouleversements spatiaux qui ont fortement marqué l'histoire de l'urbanité des territoires colonisés. Au cœur des dynamiques sociales en œuvre, il y a eu la dénomination des lieux symbolisant l'hégémonie impériale et reflétant les rapports entre colons et colonisés dans l'occupation des villes. En somme la toponymie urbaine coloniale, enjeu et reflet de cette situation sera remise en question avec les Indépendances. Les marginalités sociales postcoloniales vont également surgir en donnant à leurs espaces existentiels des dénominations qui traduisent leurs identités et leurs vécus socioculturels. Il est un fait remarquable maints romans francophones d'Afrique centrale sont des scènes expressives de cette tension toponymique de la situation coloniale à la postcolonie.

Mots clés : situation coloniale, Toponymie, marginalités sociales, postcolonie, roman francophone d'Afrique centrale

EMERGENCE OF SOCIAL MARGINALITIES IN THE POSTCOLONIAL URBAN SPACE OF THE FRENCH-LANGUAGE NOVEL OF CENTRAL AFRICA.

Abstract : Colonization was a period of great spatial upheavals which strongly marked the history of the urbanity of the colonized territories. At the heart of the social dynamics at work, there was the naming of places symbolizing imperial hegemony and reflecting the relationships between colonists and colonized in the occupation of cities. In short, colonial urban toponymy, the issue and reflection of this situation, will be called into question with Independence. Postcolonial social marginalities will also arise by giving their existential spaces names that reflect their identities and their sociocultural experiences. It is a remarkable fact that many French-speaking novels from Central Africa are expressive scenes of this toponymic tension from the colonial situation to the postcolony.

Keywords : colonial situation, toponymy, social marginalities, postcolony, French-speaking novel from Central Africa

Introduction

La colonisation a reconfiguré la spatialité urbaine des colonies quand elle ne l'a pas créée comme ce fut souvent le cas dans les contrées historiquement plus petites et démographiquement peu denses. Ces dernières ont connu des bouleversements qui furent aussi ceux des espaces qu'ils désignaient, dans la période coloniale, en faisant concorder la dénomination spatiale à l'histoire sociale de la situation coloniale. Mais l'autonomie postcoloniale a engendré un processus de rejet des noms hérités de cette période précédente, en montrant la réappropriation toponymique « postindépendance », comme une reconquête symbolique de l'espace, de son lieu d'identification sociale et culturelle. Cependant de cette tension surgissent d'autres expressions toponymiques qui expriment les vécus et les rapports de classes sociales dans des contextes existentiels instables et marginaux. Telles sont nos visées analytiques de la toponymie urbaine dans quatre romans contemporains d'Afrique centrale : *Temps de chien* de Patrice Nganang (2001), *Les Matitis* de Freddy Ndong Mbeng (1992) et *Escale à Brazzaville* de Gaston M'bemba-Ndomba (2016). Les capitales évoquées ici sont Libreville, Yaoundé et Brazzaville.

1. Relation urbaine coloniale établie et marginalités autochtones

Les toponymes de ces trois villes sont loin d'être artificiels. Si le doute était encore permis quant à la pertinence d'une telle analyse, il suffit de porter un regard rétrospectif sur l'histoire, la géographie, l'anthropologie ou mieux, les productions intellectuelles naissantes sur les pays auxquels appartiennent ces trois capitales.¹

Indépendamment du fait que le Gabon, le Cameroun et le Congo soient tous des pays d'Afrique centrale, ils entretiennent des liens de nature différente et diversifiée les uns envers les autres. Pour mettre en lumière ces relations, nous allons porter un regard sur l'Histoire qui nous apprend au sujet de Libreville et de Brazzaville, d'abord, qu'elles ont été tour à tour capitales du Congo français du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e siècle (1904). Ensuite, les pays auxquels appartiennent ces deux capitales ont vu des lignes, des postes administratifs et des comptoirs érigés entre eux pendant la période coloniale. Enfin, il y a lieu de rappeler que la proximité entre ces deux capitales est d'autant plus importante de nos jours qu'elle ne l'a été jadis. Georges Balandier nous la met en lumière dans *Afrique ambiguë*, lorsqu'il fait allusion à un homme « formé à Libreville et travaillant à Brazzaville » (1957, p. 354). Aussi, étant géographiquement frontalier, certaines populations du Gabon sont issues des migrations en provenance du Congo et du Cameroun.

Nous évoquons le fait que les noms Gabon et Cameroun soient des modifications de *Gabão* et *Camarões*, noms issus du découvreur portugais qui appelait ainsi les territoires appartenant à ces dénominations. Citons successivement *Voyage et aventure*

¹ Rapprocher les toponymes Libreville, Brazzaville et Yaoundé n'est pas aussi étrange que cela pourrait sembler. En effet, il n'est pas rare de voir des études dans lesquelles les noms Gabon, Congo Brazzaville et Cameroun sont cités de façon à les unir. Firmin Moussounda met en évidence le fait que ces trois pays aient des locuteurs semblables. Sinon le fait que ceux du Cameroun et du Congo soient autour du Gabon. Voir Firmin Moussounda Ibouanga, *Contribution de la sociolinguistique historique à l'étude des toponymes, de Eliwa zi Ngaba (Libreville) 1800 à 1910*, Paris, Oméga, 2012, p.30.



en *Afrique équatoriale* et *Métallurgie et politique en Afrique centrale* pour mettre en exergue ce voisinage nominal entre ces deux pays, lors de leur découverte :

Les Portugais sont les premiers à atteindre les côtes gabonaises revenant de Saõ Tomé, mais ne pénètrent pas à l'intérieur [...] le littoral nord du Gabon et de l'Estuaire appelé par eux Rio de Gabaõ². Puis, « [...] la découverte par les Portugais du « Rio dos Camarões » la rivière des crevettes, qui va donner le nom Cameroun [...] » (1997, p. 263).

Ce sont là deux dénominations qui puisent leur sémantisme dans les caractères naturels de l'espace lors des découvertes.

Enfin, le dernier argument, qui n'est pas moins intéressant que les précédents, est le fait qu'il existe plusieurs productions intellectuelles mettant le Gabon en relation avec les deux autres pays cités. À ce propos, nous évoquons *Voyage au Congo* d'André Gide qui dénonce, entre autre, l'exploitation du caoutchouc en Afrique centrale du temps de l'A.E.F.³ Ce texte témoigne non seulement, de la porosité existant entre les frontières de ces trois pays mais aussi de la fluidité vécue dans les échanges entre les hommes et les biens. Aussi avons-nous le récit de Pierre Benoît, *Monsieur de la ferté*, qui dépeint la lutte qu'il y eut entre les soldats représentant la France et ceux de l'Allemagne entre le Gabon et le Cameroun. Dans ce texte apparaissent plusieurs noms d'espace appartenant au Gabon et au Cameroun⁴. Puis, *Cameroun, mémoire d'un colonisé* de Théodore Ateba Yene qui nous apprend que dans les années 1911, une partie du Cameroun était arbitrairement rattachée au Gabon et au Congo. Ou encore, qu'il y a eu rattachement au Cameroun d'une grande partie du Congo français. Pour finir, le fait qu'« en compensation d'un conflit frontalier en 1911, l'Allemagne [...] amputa le Cameroun d'une grande partie de son territoire, parmi lesquelles Oyem, au profit de la France » (1988, p. 15-16). Enfin, *Loango*, le texte d'Annie Merlet qui fait état de l'Histoire des peuples du sud-ouest du Gabon et du Congo au temps des royaumes de Loango et du Bacongo.

La liste n'est pas exhaustive, mais elle corrobore l'idée d'une analyse, d'un rapprochement entre ces trois pays ou, tout au plus, entre leurs capitales. Il serait pour nous impossible de penser ces villes autonomes dans leur fonctionnement si, comme nous le disions en amont, leurs peuples sont en contact depuis plusieurs siècles. Il y aurait sûrement la possibilité de mettre en évidence les similitudes ou les ressemblances entre

² Gabaõ dérive de Caban, toponyme influencé par la forme de l'estuaire qui borne la côte. [Voir Paul Belloni du Chaillu, *Voyage et aventure en Afrique équatoriale*, Paris, Sépia, 1996, p. 549.] Ou le *Glossaire de termes dialectaux* qui définit le mot Gabon comme une mare, un trou bourbeux, une flaque d'eau sale. Et Gabas comme une grande cave. À l'opposé, Firmin Moussounda affirme que le nom Gabon n'est pas d'origine portugaise mais gabonaise. Il est du nom de Mani Gabam, le souverain Myéné qui rencontra les premiers portugais (1590). Nous avons donc suivant l'ordre de son évolution Rio do Gabam (Rivière du Gabon), Gabom, Caban, Gabam, Gabao et Gabon. Voir André Pégorier, Sylvie Lejeune, Elisabeth Calarin [dir.], *Les noms des lieux en France. Glossaire de termes dialectaux*, Paris, Institut Géographique nationale, 2016, p. 216 et Firmin Moussounda Ibouanga, *Contribution de la sociolinguistique historique à l'étude des toponymes, de Eliwa zi Ngaba (Libreville) de 1800 à 1910*, Paris, Oméga, 2012, p.121.

³³ L'Afrique-Equatoriale française était un gouvernement général regroupant au sein d'une même fédération quatre colonies françaises d'Afrique centrale entre 1910 et 1958.

⁴ Ces combats entre belligérants français et allemands font allusion à la Seconde Guerre mondiale de 1929 à 1945.

les noms des espaces qui les constituent, les imaginaires que ces derniers donnent à voir. Ou, mieux, entre leurs représentations en littérature.

2. La macrotoponymie socle de la marginalisation sociale coloniale

Ainsi, à la suite de l'exclusion et la marginalisation à travers la toponymie, abordons les processus de nouvelles hégémonies sociales, à travers les microtoponymes dans la capitale.

2.1 Stratégie de domination coloniale à travers les microtoponymes

La domination est l'action d'assujettir, c'est l'expression d'une puissance particulière et l'exercice d'une autorité sur un sujet donné. Ainsi, en désignant les espaces au moyen des microtoponymes, les hommes mettent en exergue leur désir de maîtriser et d'asservir les autres par la restructuration spatiale qui manifeste aussi leur désir de dominer. Georges Balandier en fait mention dans *Afrique ambiguë* lorsqu'il parle des colonies anglaises. À ce propos, il déclare : « L'Angleterre se devine partout avec sa volonté d'organiser le paysage [...] Les villes coloniales d'Afrique présentent des visages aux multiples traits communs [...] Comme si l'on avait effacé la vieille toponymie pour ne point gêner le dessein des urbanistes » (1957, p. 256-261). Les anciens toponymes sont ceux qui ne correspondaient pas au dessein de réaménagement et de domination coloniale. Les colons imposent leurs visions d'un espace standard et font montre de leur puissance d'asservissement. Ainsi, bien que ces microtoponymes soient d'origines différentes, ils témoignent tous d'une volonté unique dans les pays colonisés. De ce fait, Libreville, Brazzaville et Yaoundé ne sont pas en marge de ce processus, ces capitales mettent en lumière ce procédé de manière différente. Pour ce qui est de Libreville, la division territoriale coloniale est encore perceptible à travers une toponymie qui dessine un espace de niveau supérieur par rapport au reste de la ville. Ainsi que le soulignent les passages suivants :

Le boulevard Triomphal qui part de l'ancien centre colonial (Cathédrale Sainte-Marie) Jusqu'au rond-point dit de la démocratie [...] L'ancien vallée Sainte-Marie, berceau de la mission catholique du même nom, ancien promontoire de la ville coloniale [...] avec l'ancienne zone du plateau, emplacement actuel du « palais présidentiel » [...] du centre-ville commercial et administratif [...] (Ludovic Emane Obiang, 2001, p. 69).

L'espace délimité par les toponymes Sainte-Marie et l'ancien Plateau (la présidence) sont ceux qui mettent en exergue le centre du pouvoir colonial. Si cette région n'est plus de nos jours le promontoire de la mission coloniale, elle continue à faire référence à l'endroit qui focalise le pouvoir politique, administratif et religieux dans cette capitale. Ainsi, comme cette place privilégiée a servi à la prise de possession et à la domination, elle demeure la place forte sinon le centre du pouvoir dans cette capitale. Quant à Libreville, le centre-ville délimité par les toponymes Sainte-Marie et La présidence met en lumière la volonté de domination à travers la toponymie. À Brazzaville, Le quartier Baongo est, celui qui par ces microtoponymes, exprime cette puissance de domination occidentale sur l'espace et ses occupants. À titre d'illustration, lisons ces séquences tirées d'*Escale à Brazzaville* :



Le quartier Bacongo. Le quartier est subdivisé en plusieurs quartiers administrés par des chefs de quartiers ; il se décomposait de la manière suivante : Quartier Dahomey, quartier Kondo, quartier Mbama, quartier Mpissa, quartier Mambani, quartier Bousana et quartier Makélékélé, ce dernier étant devenu un arrondissement. Ce quartier, typique de la présence française, montre encore une fois combien nous étions dominés culturellement dans un pays où nous n'étions pas (2016, p.77).

À travers le toponyme Makélékélé transparaît la présence de l'autorité coloniale française. Ce nom renvoie à un lieu qui non seulement fait allusion au pouvoir de l'administration coloniale mais, il consacre aussi l'absence des autochtones dans une capitale qui leur appartient. Makélékélé est la référence d'une domination culturelle étrangère à travers les toponymes et continue à pérenniser la présence française à travers les noms des français qui jonchent ses rues. Si à Brazzaville cette volonté de domination est perceptible à travers le microtoponyme Makélékélé, à Yaoundé, cette domination se lit par le truchement du projet initial d'une division de cette capitale par les colons. En effet, depuis sa création, Yaoundé est une ville à travers laquelle n'a cessé de se lire le désir colonial d'une ségrégation spatiale. Si par la suite cette capitale a pu se constituer en une agglomération compacte, ces velléités structurales se lisent moins sur un espace qui apparaît de nos jours comme le modèle même de la ville africaine. Marie Morelle nous le fait constater dans « La rue dans les villes africaines » :

Yaoundé, capitale du Cameroun, est une ville d'origine coloniale. À sa création, la tentation fut grande de séparer une « ville blanche », réservée aux colonisateurs, d'une « ville noire ». Mais Yaoundé est une ville « africaine », faiblement marquée par la ségrégation socio-spatiale. Au fil des années, la capitale s'est construite et s'est étendue, notamment avec l'arrivée des migrants (2006, [en ligne]).

Comme à Libreville et à Brazzaville, Yaoundé est un toponyme qui met en lumière le désir colonial de restructurer et de dominer l'espace. Quand bien même cette ville s'est étendue au cours des années avec l'arrivée des migrants, elle reste le lieu d'expression et de manifestation de l'hégémonie occidentale. Ainsi, si ces paragraphes avaient pour point de mire de mettre en lumière la volonté de domination à travers la toponymie de la capitale, ceux qui suivent se focaliseront sur l'expression de la lutte et de la violence à travers les noms de lieu dans la ville.

2.2 Décolonisation toponymique

La volonté de transcender la toponymie coloniale est maintes fois évoquée dans les quatre récits du corpus. En effet, impossible d'étudier l'objet toponymique sans aborder le fait d'imposition ou l'entreprise coloniale. Les bouleversements et changements que connaissent les désignations territoriales mettent en évidence des faits d'appropriation, d'intrusion, et d'accaparement territorial. L'analyse de Joseph Ahimann Pereira dans *L'espace urbain dans le roman africain francophone* ne manque pas de souligner l'entreprise coloniale comme phénomène décisif dans le fait de nommer. C'est à partir d'un processus mémoriel ou de pérégrination des lieux symboliques des trois espaces urbains que les personnages nous révèlent les rapports à la toponymie coloniale et les processus de décolonisation toponymique.

Les personnages sont attirés par les noms des lieux et le fait d'aller d'espace en espace en les présentant devient une fin en soi. Ce sont donc des êtres assujettis aux

toponymes, ce sont des hommes-toponymes ou des homotoponymus. Des êtres dont la finalité est de reconstruire l'histoire des espaces par les changements et les images variées qu'il présentent.

L'exemple de la rue Paul Doumer à Brazzaville est intéressant à plus d'un titre. Il révèle, à travers ces modifications successives, aussi bien l'enjeu majeur que constituent les noms des lieux dans le processus de réappropriation, que la réactualisation d'un imaginaire local. Nous avons une illustration de ce fait dans *Escale à Brazzaville* :

On y trouve aussi des rues portant des noms d'hommes politiques : rue Paul Doumer (homme politique et administrateur, gouverneur général de l'Indochine en 1890, président du Sénat en 1927, de la République en 1931). C'est une longue avenue qui, de la piscine des caïmans, rejoint Mpila en passant par la poste, la Société nationale d'Electricité, la gare ; elle fut débaptisée pour s'appeler Fulbert Youlou et rebaptisée avenue Patrice Lumumba (2016, p. 89).

À Brazzaville le changement répétitif du nom de la rue Paul Doumer, en Fulbert Youlou puis Patrice Lumumba met en avant l'idée d'une reconquête de l'espace à travers la toponymie. Cet exemple montre une certaine ferveur nationaliste par le biais d'une toponymie introspective, qui participe à la valorisation de l'histoire nationale. À Libreville, ce fait est mis en lumière à travers le souhait qu'émet le narrateur de *Roi-dieu coupé* lorsqu'il parle de rebâtir les terres de Loango à travers sa toponymie. Ainsi que le soulignent les passages suivants :

Cela semble difficile à admettre, mais l'exorcisme salutaire veut que l'on reconnaisse les points faibles de nos peuples pour mieux nous relever et avancer. Nous rebâtirons nos royaumes. Nous rebâtirons la toponymie cadastrale des avenues, rues et bâtiments, villes et villages qui adulent notre territoire aux couleurs tricolores des héros de Loango tombés dans la dignité (2013, p. 7).

À Loango, les terres qui ont subi un changement de noms laissent transparaître l'image d'un royaume saccagé et détruit. Sa réhabilitation ne peut passer alors que par l'érection des nouveaux toponymes. Redorer l'image de Loango à travers les noms de ces rues, bâtiments et autres édifices publics permettra de reconstruire un espace aux couleurs nationales. C'est le lieu qui par ces nombreuses appellations permettra de retrouver une harmonie perdue entre la terre ancestrale et le peuple qui l'habite.

Dans notre corpus, la situation coloniale a engendré des reprises toponymiques entre les deux capitales : Libreville et Brazzaville. Parlant du quartier de la Mission, le narrateur d'*Escale à Brazzaville* évoque la rue du village des Chrétiens, habitée par les esclaves libérés. Comme on peut fort à propos le lire dans l'extrait suivant :

On y trouve aussi la rue du village des chrétiens, au bas de la colline de la mission (l'ancien village dit aussi Mariage, constitué par les esclaves libérés et les premiers catéchumènes mariés religieusement, qui était situé jadis vers les immeubles fédéraux face à la Résidence Marina Hôtel (2016, p. 73).

La rue du village des chrétiens dans le quartier l'Aiglon est celle qui, à travers l'histoire de sa constitution, évoque l'idée de la capitale politique du Gabon. Si le village des chrétiens, à Brazzaville, a été formé par « les esclaves libérés » qui furent les premiers mariés chrétiens du pays, elle n'est sans doute pas différente de celle de Libreville telle



que nous la présente *Enfermé à Libreville* : « La grande ville. La liberté. Libreville, la ville des affranchis, des esclaves libérés de leurs chaînes » (2017, p.33). L'histoire du village des chrétiens à Brazzaville, et partant de la fondation de Libreville, est une allusion à la capitale historique du Gabon. Elle permet par ce fait, de mettre en lumière la relation intertoponyme entre ces deux capitales.

Le processus de décolonisation est une reconquête spatiale sur les tracés de la géographie coloniale. Cependant, elle n'a pas éradiqué les formes de marginalités sociales et spatiales qui ont surgit de la situation coloniale et qui se sont développées en situation postcoloniale. Les marginaux se sont réappropriés des lieux urbains et les ont dénommés en fonction de leurs itinéraires sociaux.

L'histoire de certains toponymes et leur signification respective révèlent les tensions au sein du corps social. Par exemple, le cloisonnement spatial dans la postcolonie est la source de nouveaux foyers de résistance qui se manifestent dans les systèmes toponymiques urbains

La division d'un ancien quartier et la construction d'une agglomération neuve ont consacré une ligne de démarcation nette entre la population bourgeoise et les prolétaires. Si cette situation met en place une population marginale à côté de la classe aisée, l'usage des microtoponymes par les populations démunies⁵ marque autant la résistance face au pouvoir symbolique qu'exerce la bourgeoisie que leur insoumission face cet ordre social. À Libreville et à Yaoundé, ces désignatifs le sont tout autant qu'ils renforcent les clivages sociaux. L'utilisation de mot « Matiti » à Libreville renvoie aux quartiers sous-développés. Cette désignation renforce le ressentiment des habitants de ces quartiers envers ceux dits « nantis ». Pour s'en rendre compte, référons-nous à cet extrait de *Les Matitis* :

Là-bas, de l'autre côté des matitis, on trouve d'élégants édifices publics, beaux lieux et beaux quartiers. Dans les beaux quartiers, par exemple, si on s'y arrête et qu'on demande à la première personne rencontrée : Qu'est-ce qu'un matiti ? et, où sont les matitis ? Tout de suite, cette personne ne parviendra nullement à répondre [...] les matitis sont des quartiers pauvres, des bas quartiers et de temps à autre on se risquera à les appeler des « sous-quartiers » [...] Un matiti apparaît, tous les matitis apparaissent : Alibandeng, Atsibe-Ntsot, Boulbes, Belle-vue, Camp de Boy alias CDB, Cocotier [...] Les Etats-Unis » d'Akebe, Rio [...] (1992, pp. 8-10).

L'expression matitis, « les quartiers pauvres », tout en désignant les bidonvilles ou quartiers marginaux, marque l'incapacité des bourgeois (citoyens aisés) aussi bien à les utiliser qu'à référencer les différents espaces qu'elle désigne. De plus, les noms « CDB », « Boulbes » et « Etats-Unis d'Akébé » sont ceux dont l'usage échappe aux autorités administratives et aux habitants des quartiers nantis bien qu'ils soient utilisés couramment par la classe populaire, notamment les jeunes. À la différence des Matitis à Libreville, les sous-quartiers de Yaoundé sont plutôt ceux d'une marginalisation certaine et prononcée. En effet, à l'instar de Madagascar, les sous-quartiers de Yaoundé sont ceux qui accentuent

⁵ La marginalité désigne aussi bien les minorités ethniques ou politiques, des auteurs délaissés par l'histoire littéraire, des groupes sociaux dont le mode de vie est jugé marginal par l'opinion dominante. Sont marginaux les auteurs ou les genres qui s'écartent de l'usage dominant, les exclus de la société, les vagabonds, pauvres et barbares. Voir Paul Aron, Denis Saint-Jacques, Alain Viala, [dir.], *Le dictionnaire du littéraire, op.cit.*, p. 457-458.

la marginalisation par rapport aux quartiers aisés. Ceci gagne en précision à la lumière des passages de *Temps de chien* :

Les sous-quartiers, des mille poubelles, des maisons rabougries, des rues pétées, des bars ammoniaqués, des tuyaux de caca percés, des restaurants moisissant, des voitures camées, des cabinets ouverts à la rue, des puits donnants sur la merde, des marigots combattant avec les poubelles, des lits crasseux, et des cadavres vivants (2007, p. 238).

Les « Malgaches » de Yaoundé vivent dans l'extrême précarité. De cette description, il ne serait pas exagéré d'en déduire qu'un complexe d'infériorité entre ces occupants et ceux des quartiers résidentiels. Madagascar, Mokolo ou Mbankolo sont des désignations officielles et reconnues par le pouvoir en place, mais aussi des lieux qui témoignent d'une certaine exclusion du développement spatial dans le projet des autorités. Ce sont des espaces qui abritent des classes populaires où surviennent des fortes violences qui assimilent la toponymie des espaces marginaux à la barbarie collective.

3. Les toponymes de la capitale comme « métaphores obsédantes » de la violence, des luttes et conflits urbains.

Dans la hiérarchie des villes, les noms des capitales renvoient ou font allusion à la violence. Depuis *Ville Cruelle* d'Eza Boto, les espaces urbains africains apparaissent comme des lieux de lutte. Les capitales le sont d'autant plus qu'elles concentrent l'essentiel des personnes en leur présentant des possibilités de réussite diverses. Ainsi, il s'agit ici, aussi bien de faire état d'une violence symbolique des toponymes urbains sur les noms des espaces environnants. Parlant de Libreville, Brazzaville, Yaoundé, Douala et Léopoldville, George Balandier met en lumière leur caractère vorace sur les espaces alentours. Ces noms apparaissent comme les désignations des lieux qui, par leur croissance, dévorent goulument les terrains attenants. Ainsi que le soulignent les passages suivants qu'il importe de citer :

Mes rencontres avec les villes africaines [...] Brazzaville, Léopoldville, Douala, Libreville [...] Les villes s'étendent en absorbant d'anciens terrains de culture, en digérant à la hâte les villages voisins [...] Voracité urbaine [...] les quartiers indigènes donnent l'impression de villages soudain frappés de gigantisme et le plus souvent, de campements où s'installent sans fin de nouveaux arrivants. Un urbanisme hâtif et inquiet met en place çà et là les répliques de nos banlieues pauvres à l'usage des Africains riches (1957, p. 247-248).

Les noms de ces différentes capitales sont ceux des espaces qui exercent voracement une « spatiophagies⁶ » envers tous les lieux se situant dans leur voisinage immédiat. Ces toponymes renvoient aux espaces qui s'étendent inéluctablement au détriment des autres. Ils expriment par ce fait la violence symbolique de la capitale ou du centre envers les zones périphériques. De ce fait, parlant de Libreville, Brazzaville et Yaoundé, la violence

⁶ L'expression « spatiophage » est utilisée par Hélène Noizet dans « Fabrique urbaine » pour désigner une construction progressive d'un espace urbain. Elle renvoie à la croissance de la ville par phénomène d'absorption des espaces environnants. Voir Hélène Noizet, « Fabrique urbaine », In Jacques Lévy, Michelle Lussault [dir.], *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 2^e édition, Berlin, 2013, p. 392.



est celle que vivent et subissent les habitants des capitales. Au sujet de la capitale actuelle du Cameroun, Marie Morelle affirme que « La ville représente l'espace des possibles : violence, pauvreté, dur labeur et parfois accession à la propriété. Chacun se cherche et peut y tenter sa chance, qu'ils viennent de la campagne ou non, et quel que soient ses origines sociales [...] » (2006, [en ligne]). À travers le toponyme Yaoundé se lit une diversité de possibilités qui représentent autant d'objectifs à atteindre que des raisons valables qui poussent vers des efforts croissants : accession à la propriété, Logement, alimentation, etc. À l'instar de Yaoundé, le toponyme Brazzaville apparaît aussi comme celui à travers lequel une importante augmentation de la population pousse ces habitants à inventer des espaces de sociabilité et de survie. En effet, la grande capitale congolaise devient le lieu d'une occupation anarchique quand l'impréparation et l'imprévoyance administratives se caractérisent par le manque d'infrastructures dédiées aux divertissements, les populations trouvent des solutions palliatives dans une exploitation incontrôlée et désorganisée de l'espace. Nous avons une illustration de ce fait dans cet extrait d'*Escale à Brazzaville* :

L'absence d'aires de jeux, d'infrastructures sociales et culturelles, due à l'occupation anarchique de l'espace de tous les nouveaux quartiers de Brazzaville, a poussé les jeunes, qui constituent la plus grande partie de la population urbaine, vers la rue, espace d'initiation de marchandises (création des kiosques à cigarettes, lavage de voiture, etc.) (2016, p. 82).

À travers Brazzaville se lit une violence qui est perçue moins dans la carence en infrastructures que dans l'action d'une occupation anarchique de la capitale. Ainsi, si la capitale séduit encore plus de personnes, elle devient le lieu de la manifestation d'une violence sur l'espace. En outre, la vie urbaine étant caractérisée par des règles et normes diverses, l'accroissement de la population a pour corolaire la transgression des prescriptions qui la régissent. Comme à Brazzaville, Libreville, à travers l'appellation de ces différents sous-quartiers, matiti, devient le lieu d'une vie de l'oppression. En effet, la plupart des jeunes dans les matitis sont des êtres condamnés à une existence ratée. C'est la catégorie de la population urbaine qui manque aussi bien de loisirs que d'emploi. Hubert Freddy Ndong Mbeng nous le fait remarquer à juste titre :

La troisième catégorie de jeunes sans avenir dans les matitis comprend ceux qui n'ont jamais eu la grande chance de trouver un petit job quelque part et ceux qui refusent coûte que coûte de rentrer dans les « Kool-Mundjers ». Ce sont eux, ces jeunes, qui sont gardés prisonniers par leur matiti, par les matitis, les univers en contre-plaqué, en planche et en tôle de Libreville. Ils sont condamnés à mener cette vie dans les matitis sans la moindre espérance de s'en sortir un jour [...] (1992, p.48).

Libreville devient le toponyme qui désigne un espace tyrannique, celui dans lequel certains jeunes sont condamnés à mener une vie misérable sans possibilité aucune de s'en sortir. Si les « Kool-Mundjers » ou bandits de grands chemins, sont une catégorie de ces jeunes Librevillois qui ont trouvé une solution, contre leur misère, dans les braquages, vols et autres actes abjects répréhensibles par la loi, le groupe de jeunes demeuré intègre est celui qui pâtit et périlite sous la violence des matitis. Ainsi, Libreville devient le lieu à travers lequel se lisent des violences diverses : les jeunes transformés en malfaiteurs deviennent des sources d'une violence accablante sur le reste de la population, les matitis exaspèrent une misère encore plus écrasante pour tous ceux qui y vivent. De ce fait, des toponymes comme lieux de luttes et de conflits.



Conclusion

Nous avons étudié les processus de décolonisation toponymique et le surgissement des marginalités postcoloniales dans le roman francophone d'Afrique centrale. Les capitales réelles de trois pays de l'Afrique centrale, Libreville, Brazzaville et Yaoundé ont servi de scènes romanesques à cette étude sociologique littéraire qui montre comment les espaces urbains sont ici des espaces d'une répartition des groupes sociaux selon leurs diverses positions hégémoniques ou leurs stratégies d'apparition et d'affirmation sociale. La scénographie littéraire apparaît encore et toujours dans sa dimension réaliste à la fois comme le miroir reflétant les conflits sociaux et divers processus de mobilités et de mutations socioculturelles. Cette analyse est une contribution associative à partir de la thèse de Johnson Dérêche Boukandja elle participe à l'élaboration d'une approche socio-historique des œuvres littéraires francophones à partir du site historique de la colonisation.

Bibliographie

- AHIMANN PREIRA Joseph, 2015, *L'espace urbain dans le roman africain francophone*, Berlin, Verlag.
- ANGONE, Odome, 2013, *Roi-dieu coupé. Prose d'un avatar postcolonial ou avatar d'une prose postcoloniale*, Paris, Jets d'encre.
- ATEBA YENE Théodore, 1988, *Cameroun, mémoire d'un colonisé*, Paris, L'Harmattan.
- BALANDIER Georges, 1957, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon.
- BELLONI DU CHAILLU Paul, 1996, *Voyage et aventure en Afrique équatoriale*, Paris, Sépia.
- BOTO Eza, 1971, *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.
- BOUVIER, 2001, Jean-Claude, GUILLON, Jean-Marie, *Toponymie urbaine. Signe, signification et enjeux*, Paris, L'Harmattan
- CALVET, Jean-Louis, 1994, *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot
- CHEMAIN, Roger, 1981, *La ville dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan et A.C.C.T.
- DUPRE Marie-Claude, PINÇON Bruno, 1997, *Métallurgie et politique en Afrique centrale. Deux mille ans de vestiges sur les Plateaux batéké Gabon, Congo, Zaïre*, Paris, Karthala.



GIOVANNONI Gustavo, [1995], 1998, *L'urbanisme face aux villes anciennes*, [Traduit de l'italien par Jean- Marc Mandosio, Amelie Petita et Claire Tandile], Texte paru originellement en 1931 sous le titre de *Vecchie citta ed edilizia Nuova*, Paris, Seuil.

JORET Madeleine, 2003, *L'Afrique en flânant. De Brazzaville au Cap de Bonne espérance*, Paris, L'Harmattan.

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, MBONDOBARI, Sylvère [dir.], 2015, *Ville coloniales/ Métropoles postcoloniales*, Gunter Narr Verlag, Lendemains.

M'BEMBA-NDOUMBA Gaston, 2016, *Escale à Brazzaville*, Paris, L'Harmattan.

MERLET Annie, 1991, *Autour du Loango (XIVe- XIXe siècle). Histoire de peuples du sud-ouest du Gabon aux temps du royaume de Loango et du Congo français*, Paris, Sépia.

MORELLE Marie « La rue » dans la ville africaine (Yaoundé, Cameroun et Antananarivo, Madagascar) *City Streets in Africa (Yaounde, Cameroon, and Antananarivo, Madagascar)*, In *Annales de Géographie*, 115e Année, No. 650 (juillet-août 2006), [En ligne], <https://www.jstor.org/stable/23456626>, [Consulté le 21/10/23]

MOUSSOUNDA IBOUANGA Firmin, 2012, *Contribution de la sociolinguistique historique à l'étude des toponymes, de Eliwa zi Ngaba (Libreville) 1800 à 1910*, Paris, Oméga.

NDONG MBENG Hubert Freddy, 1992, *Les Matitis. Mes pauvres univers en contre-plaqué, en planche et en tôle*, Paris, Sépia.

NGANANG Patrice, [2001], 2007, *Temps de chien*, Paris, Le Rocher.

NOIZET Hélène, 2013, « Fabrique urbaine », In Jacques Lévy, Michelle Lussault [dir.], *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, 2^e édition, Berlin.

OBIANG EMANE Ludovic, 2001, « On a perdu monsieur Paul », *Amours de Villes. Villes africaines*, recueil de récits réunis par Nocky Djedanoum, coédition Dapper/Fest'Africa.

PEGORIER André, LEJEUNE Sylvie, CALARIN Elisabeth [dir.], 2016, *Les noms des lieux en France. Glossaire de termes dialectaux*, Paris, Institut Géographique nationale.

RAPONDA WALKER André, 2008, *Notes d'histoire du Gabon : suivi de toponymie de l'estuaire. Libreville et toponymie du Frenand-Vaz Port-Gentil*, Libreville, Raponda Walker.

RIVIERE D'ARC Hélène [dir.], 2001, *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Paris, La Maison des sciences de l'homme.

ROBIN-GAZSIBY Vincent, 2017, *Enfermé à Libreville. Sept jours en Chinafrique*, Paris, L'Harmattan.